

FÉLICITÉ, NIRVANA : MIROIRS AUX ALOUETTES ?

L'idée d'écrire cet article m'est venue en visionnant une entrevue¹ du philosophe bien connu André Comte-Sponville, et plus précisément en entendant ces mots prononcés à la minute 28 : *La phrase qui m'a le plus touché, dont j'ai même dit et écrit que c'était la phrase la plus profonde de toute l'histoire de la spiritualité, est une phrase que j'attribuais à Nagarjuna, grand penseur bouddhiste [...] : Tant que tu fais une différence entre le nirvana et le samsara tu es dans le samsara [...] il n'y a pas la moindre différence entre le nirvana et le samsara.*

On entend souvent dire dans le milieu des coachs de vie qu'être aligné sur ce que nous sommes vraiment est le facteur premier du bien-être. A contrario, tout désalignement d'avec notre vraie nature crée des tensions et des conflits internes et au-dehors. On peut évidemment approcher cette proposition par la voie psychologique, mais André Comte-Sponville estime (min. 27) que nous pouvons mieux : *j'ai envie de dire respectueusement à Freud : bon d'accord Freud, la psychanalyse ça ne sert pas à être heureux ; ça sert à passer d'une souffrance névrotique à un malheur banal. Très bien, mais une fois qu'on est dans le malheur banal, autrement dit une fois qu'on est guéri, ou tant qu'on n'est pas vraiment malade, qu'est-ce qu'on fait ? Ma réponse c'est : tu fais de la philosophie. C'est pourquoi je dis souvent que la philosophie commence là où la thérapie s'arrête.*

J'en comprends qu'une fois en paix relative avec notre psyché ordinaire, vient le temps d'en faire usage avec sagesse. Qui sait, peut-être qu'une fois la sagesse atteinte, on pourra passer du malheur banal à un relatif bonheur ? Voire, avancent certains, à la félicité, souvent associée au mot nirvana ?

André Comte-Sponville faisant référence dans son entrevue à un éminent penseur bouddhiste, et le bouddhisme étant mon terrain de prédilection, j'ai pris prétexte des mots du philosophe pour aborder la question du nirvana. Mais avant, il me faut résumer en quoi consiste la pédagogie du Bouddha, car elle va me servir de cadre de référence à mon analyse.

La pédagogie du Bouddha

Selon le Bouddha, les humains souffrent d'un sentiment persistant de manque (tanha) les poussant à courir après diverses compensations. Celles-ci à peine assouvies sont répétées frénétiquement (samsara).

Dans son livre *Manque et transcendance*², le philosophe et enseignant zen David Loy, s'intéresse à l'origine de ce sentiment de manque. Son idée maîtresse est que ce n'est pas la peur de la mort qui le génère, mais un insupportable sentiment de nullité (*la vie telle qu'elle est, ratée, gâchée, manquée* dit Comte-Sponville dans l'entrevue). Pour Loy, nous aurions beau être éternels que ce sentiment de nullité nous tourmenterait encore. Pour surmonter ce sentiment de l'insignifiance de notre être, la plupart le nient et le refoulent. On élabore alors diverses stratégies que le bouddhisme répartit en trois classes : assouvir ses désirs (Rāga), être frustré de la vie (Dveṣa), se raconter des histoires (Avidyā). Dans le bouddhisme, on en parle comme de trois poisons, et on définit le samsara comme la soumission à ceux-ci. Les analyses de Loy font appel aux concepts fondamentaux

¹ Inventer une sagesse à hauteur d'homme - Dialogue avec André Comte-Sponville (Dialogues par Fabrice Midal) https://www.youtube.com/watch?v=RJ_Poi-zAvU&t=1890s

² David Loy, maître zen et philosophe engagé dans <https://lerefugeduplessis.org/bouddhisme-engage/david-loy/>

de la psychanalyse que sont le refoulement et le retour du refoulé sous la forme du symptôme, à savoir les trois poisons.

Comment le Bouddhisme préconise-t-il de s'en libérer ?

Tout d'abord, il faut savoir que ce n'est qu'au tout début du XIXe siècle que le terme *bouddhisme* a été créé par un Occidental. Avant cette date, les Orientaux ont toujours parlé de *l'enseignement du Bouddha* (buddhadharma). Ceci nous rappelle que le Bouddha fut avant tout un pédagogue. Or qui dit pédagogie, dit adaptation de l'enseignement aux besoins des apprenants. C'est précisément ce que fit le Bouddha : pour rendre accessible son enseignement à des auditoires fort divers, il l'a décomposé en trois doctrines successives appelées *tours de la roue du dharma*.

Les textes anciens racontent qu'après son éveil, le sage, alors appelé Siddhartha, se tourna vers ses cinq anciens compagnons d'ascèse pour leur enseigner la doctrine du premier tour. Dans ce premier enseignement, il prescrivit huit pratiques dites *justes*, c'est-à-dire émancipatrices. À l'en croire, en cultivant la juste concentration, le juste effort, en adoptant des moyens de subsistance justes, en ayant des pensées justes... , bref, en améliorant la psyché ordinaire, on peut accéder au nirvana.

À vrai dire, le réalisme impose de plutôt considérer l'impossibilité d'échapper par cette voie au sentiment de manque inhérent à la psyché ordinaire. Cela ne veut pas dire que certaines personnes ne soient pas capables d'atteindre une certaine sérénité à l'intérieur même de la psyché ordinaire, mais ce sera toujours au prix d'un certain auto-illusionnement.

Pourtant, le Bouddha prétendit qu'à force de persévérance dans le premier tour, il était possible d'atteindre le nirvana ! Pourquoi cette feinte ? Lisons cet extrait de *La parabole de la cité illusoire* donnant la parole au Bouddha :

Je constate que ceux qui cherchent la voie se découragent à mi-chemin, incapables de gravir la route escarpée de la naissance, de la mort et des désirs terrestres ; c'est pourquoi j'utilise le pouvoir des moyens opportuns et prêche le nirvana pour leur procurer du repos [...]. Les bouddhas, en leur qualité de guides, prêchent le nirvana pour procurer le repos. Mais, lorsqu'ils vous savent reposés, ils vous guident plus loin, vers la sagesse du Bouddha³.

C'est dans cet esprit que trois ans après avoir délivré son premier enseignement, le Bouddha offrit une seconde doctrine aux plus avancés de ses disciples.

Alors que dans le premier tour, l'objectif inavoué était simplement d'apaiser tant bien que mal la souffrance névrotique, ici, le Bouddha développe une idée révolutionnaire : nous et tous les objets n'existons pas comme tels, mais comme produits d'une histoire et d'interactions avec le monde, qui ne laissent pas de place à l'existence d'un *moi* et d'une nature que nous aurions en propre. On parle de vacuité des phénomènes (*sunyata*) et d'absence d'un moi (*anatman*) pour désigner le fait que nous ne soyons que des phénomènes évanescents, fruits de circonstances diverses dont les racines remontent à la nuit des temps. Nous n'existons pas comme tels, mais comme résultat de causes et conditions qui « nous » échappent. Le Nagarjuna dont parle André Comte-Sponville fut le chantre le plus fameux de ce deuxième enseignement du Bouddha.

³ *Sutra du Lotus*, VII, 145-146. Voir <https://www.soka-bouddhisme.fr/bouddhisme/textes-fondateurs/le-sutra-du-lotus/les-sept-paraboles-du-sutra-du-lotus/la-parabole-de-la-cite-illusoire>.

Sans doute un an après avoir délivré son deuxième enseignement et durant les années qui suivirent, le Bouddha poussa l'audace plus loin encore en affirmant que toutes les existences sont le fait d'une seule et unique conscience fondamentale fonctionnant unitairement comme un *vaste réseau où tous les phénomènes sont interdépendants et en situation d'omnipénétrabilité*⁴. La réalisation ultime consisterait à vivre notre vie phénoménale sans que celle-ci crée ombrage à l'expression pure de la conscience fondamentale. On parle alors de sagesse transcendante.

Mais avant d'en arriver à cette expérience abrupte, il est essentiel d'avoir profondément médité la vacuité de tous les phénomènes ; et quand je parle de méditer, je pense expressément à la façon occidentale de concevoir ce terme, à savoir soumettre à une longue et mure réflexion. C'est précisément ce que fit Nagarjuna : il philosopha.

La démarche intellectuelle du deuxième tour de la roue a pour but de familiariser l'adepte avec toutes les nuances du concept de vacuité (*sunyata*), et à en stabiliser l'expérience. Cette démarche est réputée dissoudre les conditionnements mentaux et prépare l'esprit à la plongée dans la *vision de la conscience fondamentale* du troisième tour, qui, seule, peut être qualifiée de véritable nirvana.

Ce que dit André Comte-Sponville

Voici comment André Comte-Sponville commente l'équivalence entre nirvana et samsara dans l'entrevue susmentionnée : *Autrement dit, la sagesse (le nirvana ndr) et la vie telle qu'elle est, ratée, gâchée, manquée (le samsara) c'est une seule et même chose*. Et d'explicitier dans la foulée : *Tant que tu fais une différence entre le temps et l'éternité, tu es dans le temps ; tant que tu fais une différence entre l'absolu et le relatif, tu es dans le relatif ; tant que tu fais une différence entre le salut et ta vie telle qu'elle est, ratée gâchée, manquée, tu es dans ta vie telle qu'elle est, ratée, gâchée, manquée ; tant que tu fais une différence entre l'enfer et le paradis, tu es en enfer. Autrement dit,[...] l'enfer et le paradis sont une seule et même chose. Quelle chose ? Le monde...*

Voici quelques autres commentaires de Comte-Sponville sur sa vision de l'équivalence du nirvana et du samsara, tirés de son livre *L'esprit de l'athéisme* (Albin Michel).

*Tant que tu fais une différence entre l'absolu et le relatif, tu es dans le relatif. Et quand tu ne fais plus cette différence [...] ? Alors Dieu a cessé de te manquer, comme l'ego de t'encombrer. Rien ne manque : tout est là, tout est vrai, tout est éternel, tout est absolu [...] et plus rien –fût-ce toi-même– ne t'en sépare. Il n'y a plus que tout, et peu importent les noms qu'on lui donne ou qu'on lui prête : il n'y a plus que l'illimité...*⁵

Je paraphrase le philosophe : notre sentiment de manque provient de notre ignorance du fait que, tout ordinaire et raté qu'il nous apparaisse, notre quotidien (le monde) n'en est pas moins l'absolu dans toute la richesse de ses manifestations. Il n'y a rien de transcendant à attendre, tout est déjà là, rien ne manque. Savoir cela est en soi libération car s'il n'y a plus de sentiment de manque, il n'y a plus de samsara à transformer en nirvana, et les deux s'équivalent.

Ailleurs dans *L'esprit de l'athéisme*⁶ : *Un disciple demande au maître*⁷ *ce que veut dire « Tout est Brahman » des Upanishads. On traduit souvent par « Tout est Dieu », ou « Tout est l'Absolu ». Celui que ses disciples appelaient*

⁴ *Sutra de l'ornementation fleurie des bouddhas (Avatamsakasutra)*, cité dans Alain Grosrey, *Le Grand Livre du Bouddhisme*, Albin Michel, 2007, p. 422

⁵ p.204

⁶ p.191

⁷ Prajnâpad

Swâmiji répond simplement : « cela veut dire 'Tout est neutre'. Comte-Sponville de commenter : C'est ce que j'appelle le relativisme, ou plutôt c'est son envers positif : seul le réel est absolu ; tout jugement est relatif.[...] Il ne s'agit pas de dire que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Il s'agit de comprendre que tout va comme il va dans le seul monde réel qui est le monde.

Pour André Comte-Sponville, si le réel est absolu, rien dans le réel ne peut manquer. Savoir cela libère nécessairement du sentiment de manque. Nirvana.

Comment Nagarjuna envisage-t-il l'équivalence entre nirvana et samsara ?

Penseur bouddhiste du IIe-IIIe siècle, Nagarjuna est encore aujourd'hui, tant chez les Tibétains que chez les bouddhistes chan et zen, considéré comme l'un des grands artisans de la pensée du deuxième tour. Son *Traité du Milieu (Mâdhyamaka-Kârikâ)*⁸ explicite la pensée hautement contrintuitive du deuxième tour énoncée pour la première fois par le Bouddha, à savoir que ce qui naît d'une cause n'est pas réellement existant et ne possède pas de nature propre. *Cela ne signifie évidemment pas que les choses n'existent pas*, précise Vivenza, auteur de *Nâgârjuna et la doctrine de la vacuité* (2001, Albin Michel), *mais qu'elles sont simplement, en tant que vides de nature propre, comme des apparences dénuées de toute consistance réelle*⁹. Prenons l'exemple d'un nuage : bien sûr qu'il existe, mais seulement en tant que fluente association de fragiles gouttelettes d'eau soumises aux variations incessantes des conditions météorologiques. Peut-on dès lors parler de la nature propre (donc de l'existence intrinsèque) de tel nuage en particulier ? Il en va de même pour nous, clament en chœur le Bouddha et Nagarjuna.

Voilà ce que Nagarjuna entend par absence d'existence propre : tout étant relatif (puisque produit de causes et conditions), rien ne possède d'essence et d'existence propres. Rien ne possédant de nature propre dans l'immensité du vide, *en fait d'être, il n'y a que le vide*¹⁰. Et si rien ni personne n'a d'existence intrinsèque, il en va de même pour nos joies et nos peines : juste des émanations, simples ombres, au sein de l'immensité du vide. De là découle *l'absolue identité entre nirvâna et samsâra : il n'y a jamais eu un temps où le parfait Éveil ne fût déjà accompli, que depuis toujours tout est apaisé, complètement réalisé*¹¹. Bref, seul le vide est absolument, avec « à sa surface », d'évanescents ondulations : nous, le monde. Nous et le monde n'ayant d'existence véritable, rien ni personne n'existe, et donc rien ne « nous » manque. Telle est la vision de Nagarjuna.

Dans ce court article, je ne peux qu'effleurer ces propositions que je développe dans un livre nouvellement paru : *Le chan, aux sources du zen* (L'Harmattan).

Comte-Sponville, Nagarjuna, même vision de l'égalité samsara-nirvana ?

Pour Nagarjuna, *nul ne peut obtenir le nirvâna, car il n'y a pas de nirvâna à obtenir*¹². Il me semble que ces mots auraient aussi pu être prononcés par Comte-Sponville, lui qui estime que *la sagesse* (le nirvana ndlr) *et la vie telle qu'elle est* (le samsara) *c'est une seule et même chose*. Nul besoin, donc, d'obtenir le nirvana, puisque notre vie telle qu'elle nous a été donnée est déjà le domaine du nirvana, l'absolu. Seule l'ignorance de cela peut susciter en nous le sentiment de manque.

⁸ Ce qui suit est inspiré de Jean-Marc Vivenza, *Nâgârjuna et la doctrine de la vacuité*, Albin Michel, 2001

⁹ Vivenza p.28

¹⁰ Vivenza p.30

¹¹ Vivenza p.11

¹² Vivenza p.132

Ce qui suit aurait-il pu être prononcé par André Comte-Sponville ?

Nulle extinction à désirer, car jamais rien n'est apparu¹³. Vivenza résume ainsi : L'équation d'équivalence entre nirvâna et samsâra se comprend d'ailleurs beaucoup mieux si l'on perçoit le signe d'égalité comme également un signe d'inexistence. [...] Il n'y a ni nirvâna ni samsâra. [...] il n'y a plus que la consistance d'une apparition, d'un écho, d'un mirage qui se dessine dans la limpidité d'un ciel libre¹⁴.

Ces mots n'auraient assurément pas pu être prononcés par Comte-Sponville pour qui le monde, bien réel, est sans second. Pour Nagarjuna, ce qui est premier et sans second, c'est le vide. Pour lui, le monde qui nous paraît réel est en fait une irréalité. Juste un soubresaut du vide pourrait-on dire.

Comte-Sponville dit que notre monde (samsara) est complet en soi et qu'il n'y a rien d'autre à trouver ailleurs. Samsara = ce monde bien réel = nirvana = l'absolu. Dès lors l'idéal (nirvana) est déjà trouvé.

Nagarjuna, lui, dit que notre monde est inexistant et qu'il n'y a rien d'incomplet à compléter, puisque rien n'existe sinon le vide. Samsara = inexistant = nirvana. Le vide = l'absolu.

En revanche, il est un point sur lequel les deux hommes s'accordent : la racine de la souffrance tient dans notre sentiment de nullité et de manque. Les deux y répondent en affirmant que dans le fond, rien ne manque. Pour l'un, du fait que rien n'existe hors du monde matériel (Comte-Sponville) ; pour l'autre (Nagarjuna), du fait que rien n'existe tout court.

Tout ça me fait une belle jambe, aurait sans doute dit ma grand-mère en lisant ces lignes. Comment de tels raisonnements peuvent-ils avoir la moindre incidence sur ma vie ?

En tout cas, si Nagarjuna a écrit son Traité, c'est bien pour qu'il contribue à l'éveil de ses lecteurs et donc à la fin de leur souffrance. En montrant le vide d'existence propre des phénomènes, nous compris, il prépare le terrain pour la libération ultime. En rendant nulles et non avenues toutes certitudes et croyances en la réalité du monde, il fait *apparaître l'immense champ de l'Éveil¹⁵, il propose un engagement, une orientation en vue de la cessation¹⁶*, autrement dit le nirvana. Sans ce préalable, impossible de comprendre et réaliser ce qui suit : *Puisqu'en réalité, il n'y a ni venue, ni allée, ni permanence, quelle différence y-a-t'il entre le monde et le nirvana¹⁷ ?*

À première vue, Nagarjuna a une vision nihiliste alors que Comte-Sponville se range du côté matérialiste (tout ce qui existe est le monde physique duquel naît éventuellement la conscience là où les conditions sont remplies). Nihiliste, Nagarjuna ? C'est sans compter que sa philosophie a pour vocation de faire table rase de tous conditionnements dans la perspective de préparer les esprits à recevoir le troisième enseignement du Bouddha. Et c'est sans compter que le vide (sunyata) n'est pas un néant ! Car Nagarjuna connaissait bien évidemment le troisième enseignement du Bouddha ainsi résumé par le maître chan Houang Po : *les gens ont peur de se laisser tomber dans le vide car ils ne savent pas que le vide n'est pas vide.*

¹³ Vivenza p.120

¹⁴ Vivenza P.118

¹⁵ Vivenza p.31

¹⁶ Vivenza p.32

¹⁷ Vivenza p.112

Et la félicité dans tout ça ?

Quand un dévot questionnait Ramana Maharshi sur les effets personnels de la libération, il se faisait souvent répondre : *Il sera toujours temps de vous poser cette question quand vous y serez.* Le nirvana, la félicité (mahashukka) sont des concepts inventés pour mettre les gens en mouvement vers leur libération. Ce sont des joujoux que l'on présente à l'école maternelle. Vient un temps où moins on y pense, mieux ça vaut.